

Lurelu



De gros livres pour les petits lecteurs

Myriam de Repentigny

Volume 42, Number 2, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Repentigny, M. (2019). De gros livres pour les petits lecteurs. *Lurelu*, 42(2), 15–16.

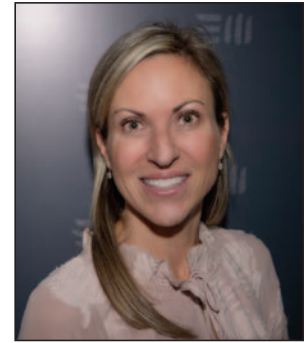


Danielle Lalande



Marianne Dunberry

(photo : François Couture)



Sandy Pellerin

(photo : France Sévigny)

De gros livres pour les petits lecteurs

Myriam de Repentigny

Depuis quelques années, on trouve, sur les tablettes des librairies, de gros romans (environ 300 pages) destinés aux premiers lecteurs ou encore à ceux, plus âgés, qui éprouvent certaines difficultés en lecture. Ces romans racontent des histoires aux multiples rebondissements mais aux intrigues simples, emploient un vocabulaire facile à comprendre, présentent une mise en pages dynamique et aérée, de gros caractères et des typographies variées ainsi que de nombreuses illustrations. Tout est mis en œuvre pour susciter et maintenir l'attention du jeune lecteur, et ce, jusqu'à la toute dernière page.

Big, Sumo et compagnie

Un des tout premiers livres du genre a été publié en février 2015 par les Éditions Andara. Il s'agissait d'un roman du prolifique auteur Richard Petit, intitulé *Le monde totalement à l'envers de Fanny*. Ayant connu un grand succès (25 000 exemplaires vendus), ce livre a été réimprimé dix fois, en plus d'avoir été traduit en anglais. Depuis, la maison d'édition a publié une centaine de titres à travers ses quatre collections de romans en gros caractères («Micro Big» pour les 5-6 ans; «Mini Big» pour les 7-8 ans; «Big» pour les 8-9 ans, et «Big Big» pour les 9-10 ans) et en a vendu, au total, un million d'exemplaires. «Andara a innové et révolutionné le marché du livre jeunesse avec ce concept», affirme Danielle Lalande, des Éditions Andara.

Depuis 2015, plusieurs éditeurs ont emboîté le pas et ont créé leurs propres collections ou séries de romans en gros caractères. On pense entre autres à la Bagnole, avec les séries «Trucs de peur» et «Lucie la mouffette qui pète», aux Malins, avec les séries «Choupinette», «Pas de chicane dans ma cabane» et «Zoélie l'allumette», et à de Mortagne,

avec de nombreux titres publiés dans les collections «Sumo» et «Mini Sumo».

Chez Michel Quintin, la collection «Méga Duos» accueille des titres déjà parus, jumelés deux par deux et repris sous forme de romans en gros caractères, abondamment illustrés. À ce jour, quelques titres des séries «Gonzague», «Magalie» et «Nardeau» ont été réédités dans cette collection. Enfin, les Éditions Dominique et compagnie ont également adopté le concept, mais en l'intégrant à leurs nombreuses collections existantes, comme la «Rouge».

Moins écolos et plus couteux

L'Envahi'Sœur, de Sophie Laroche, tout premier titre de la collection «Sumo», a été publié fin 2017, après une longue période de réflexion. «En fait, nous hésitions, car nous avions un bémol d'une part par rapport au côté "éthique" ou environnemental (le nombre de pages par rapport au nombre de mots) et, d'autre part, quant au prix de production, qui s'avère beaucoup plus élevé que pour un roman traditionnel», explique Sandy Pellerin, des Éditions de Mortagne.

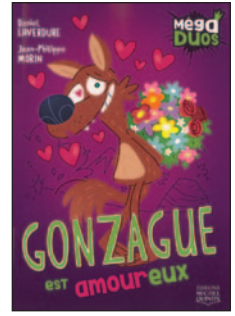
Devant le succès mitigé de ce roman – précédemment publié par la maison d'édition dans une autre collection, puis remanié et agrémenté de plus d'illustrations afin d'en faire un roman en gros caractères –, les éditeurs décident malgré tout d'assumer leur choix et d'intégrer de nouveaux titres – portant tous l'«empreinte» de la maison, soit le côté humain – à leurs nouvelles collections. C'est ainsi que sera entre autres publié, début 2018, le roman *Mon beau-père est un agent secret*, de Sophie Laroche. «Nous avons ce manuscrit depuis une éternité dans nos tiroirs, mais comme il s'agissait d'un court texte, nous ne savions pas trop quoi en faire», mentionne Sandy Pellerin. C'est éga-

lement l'occasion de relancer les auteures de la populaire série «Ouate de phoque!», Sylviane Beauregard et Camille Beaumier, qui créent, spécialement pour «Sumo», la série «Lily et moi», mettant en scène les personnages de «Ouate de phoque!» lors des dernières années de leur primaire.

En plus de nécessiter une quantité d'encre et de papier considérable et de coûter plus cher à produire, ces romans somme toute très courts (autour de 20 000 mots pour les plus volumineux) requièrent un travail de mise en pages beaucoup plus long et laborieux que les romans dits traditionnels. En fait, selon Marianne Dunberry, des Éditions Les Malins, à cause de la présence de polices et de typographies variées ainsi que de plusieurs illustrations, leur mise en pages représente «tout un casse-tête infographique». C'est que l'esthétisme a ici une grande importance. «Comme il y a moins de mots, on doit trouver l'équilibre sur chaque page. De plus, la présentation doit être à la fois attrayante et reposante pour l'œil du lecteur», souligne Sandy Pellerin. Par exemple, on ne doit trouver aucun «blanc» sur la page ni un mot seul sur une ligne, de même qu'en général une phrase commencée sur une page ne se poursuit pas sur la page suivante, afin d'éviter d'«embrouiller» le lecteur. Enfin, les différentes typographies, polices de caractères utilisées et autres éléments graphiques, doivent cohabiter harmonieusement, sans compter l'intégration des nombreuses illustrations.

Un outil qui fait lire

Étant donné que les romans en gros caractères ne représentent pas un choix écologique, et qu'ils sont couteux et complexes à produire, on peut se demander ce qui pousse les éditeurs à en publier. S'adressant aux



16

enfants de 6 à 10 ans aux prises avec des problèmes d'attention ou d'apprentissage (par exemple, la dyslexie) ou encore à ceux qui n'aiment pas particulièrement la lecture, ces romans constituent, selon Danielle Lalande, «un outil qui fait lire». Effectivement, en un rien de temps, plusieurs pages sont lues et ceci motive l'enfant à poursuivre sa lecture. «Nous avons eu plusieurs témoignages de parents et de profs qui nous ont dit que les "Mini Big" et les "Big" étaient les seuls livres que leurs enfants ou leurs élèves avaient réussi à lire en entier. L'œil ne perd pas l'ordre des mots grâce à la grosseur des lettres», ajoute-t-elle.

Jouant le rôle d'un entredeux entre la première lecture et le roman traditionnel pleine longueur qui décourage souvent le lecteur moins compétent, «le roman en gros caractères vient faire le pont entre ces deux niveaux de lecture», mentionne pour sa part Marianne Dunberry. «Avec le temps, on s'est rendu compte qu'il existait véritablement un public pour ce genre de livre, un public un peu laissé pour compte», précise-t-elle. Même son de cloche du côté des Éditions de Mortagne, qui sont d'ailleurs en train de préparer un roman conçu exprès pour les enfants dyslexiques. «Avec nos collections "Mini Sumo" et "Sumo", nous allons chercher ceux qui sont sur la "voie de service" de la lecture. En même temps, ces livres peuvent aussi toucher ceux qui sont de bons lecteurs et qui aiment dévorer rapidement tous les titres d'une série. Ainsi, ils rassemblent les bons comme les moins bons lecteurs et atteignent un large lectorat au niveau des âges», dit Sandy Pellerin.

Abordant des thématiques touchant les enfants un peu plus vieux tout en étant faciles et stimulants à lire, ces romans en gros caractères – dont la série «Pars, cours» chez de Mortagne, dont l'action se déroule principalement en milieu scolaire – sont

donc prisés des enseignants, qui peuvent les proposer à tous les élèves de leur classe, peu importe leur niveau de lecture, et s'en servir pour exploiter par la suite toutes sortes d'enjeux (humains, scolaires et sportifs, par exemple).

Un sentiment de compétence

Le principal intérêt de ces «briques» pour enfants aux couvertures colorées, à la mise en pages attrayante et aux intrigues simples mais *punchées*, réside surtout dans le sentiment d'estime personnelle qui découle de leur lecture. «Nos collections "Big" ont pour but de développer l'intérêt pour la lecture et elles deviennent un tremplin pour d'autres genres de lecture», affirme Danielle Lalande. Pour un lecteur moins compétent ou moins motivé, le fait d'être en mesure de compléter la lecture d'un roman de format comparable à ceux que lisent papa et maman est en effet parfois suffisant pour fournir un sentiment de compétence permettant d'aller vers des romans plus étayés et aux intrigues plus complexes. «Avec ces romans, ajoute Marianne Dunberry, on pourrait croire que l'on fait du nivellement par le bas, mais ce n'est pas le cas. C'est plutôt pour éviter de "perdre" le lecteur en chemin et lui inculquer un amour durable pour la lecture.» «Lorsque le jeune termine sa lecture, souligne pour sa part Sandy Pellerin, il ne se rend pas compte qu'au final, il n'a pas lu tant de mots que ça. Pour lui, il a lu un "gros" livre et il en tire une fierté, un sentiment d'estime personnelle et de confiance en lui. Ce qui l'amènera éventuellement à relever de plus grands défis de lecture.»

Les trois éditrices s'entendent pour dire que cette mode des romans en gros caractères ne sera pas qu'un feu de paille et que, si la tendance va sûrement s'essouffler un peu, il n'en reste pas moins qu'il y a véritablement un public pour ce genre de livres. Ainsi, elles voient leurs collections sur le long terme. «Nous en sommes actuellement au début de la montée en popularité, dit Marianne Dunberry. Toutes les maisons d'édition se lancent dans ce type de collection et ceci est parfaitement normal. Cependant, il y a une demande, voire un besoin pour ce type de roman. Ce qui m'amène à dire que le roman en gros caractères est là pour rester.»

(lu)

